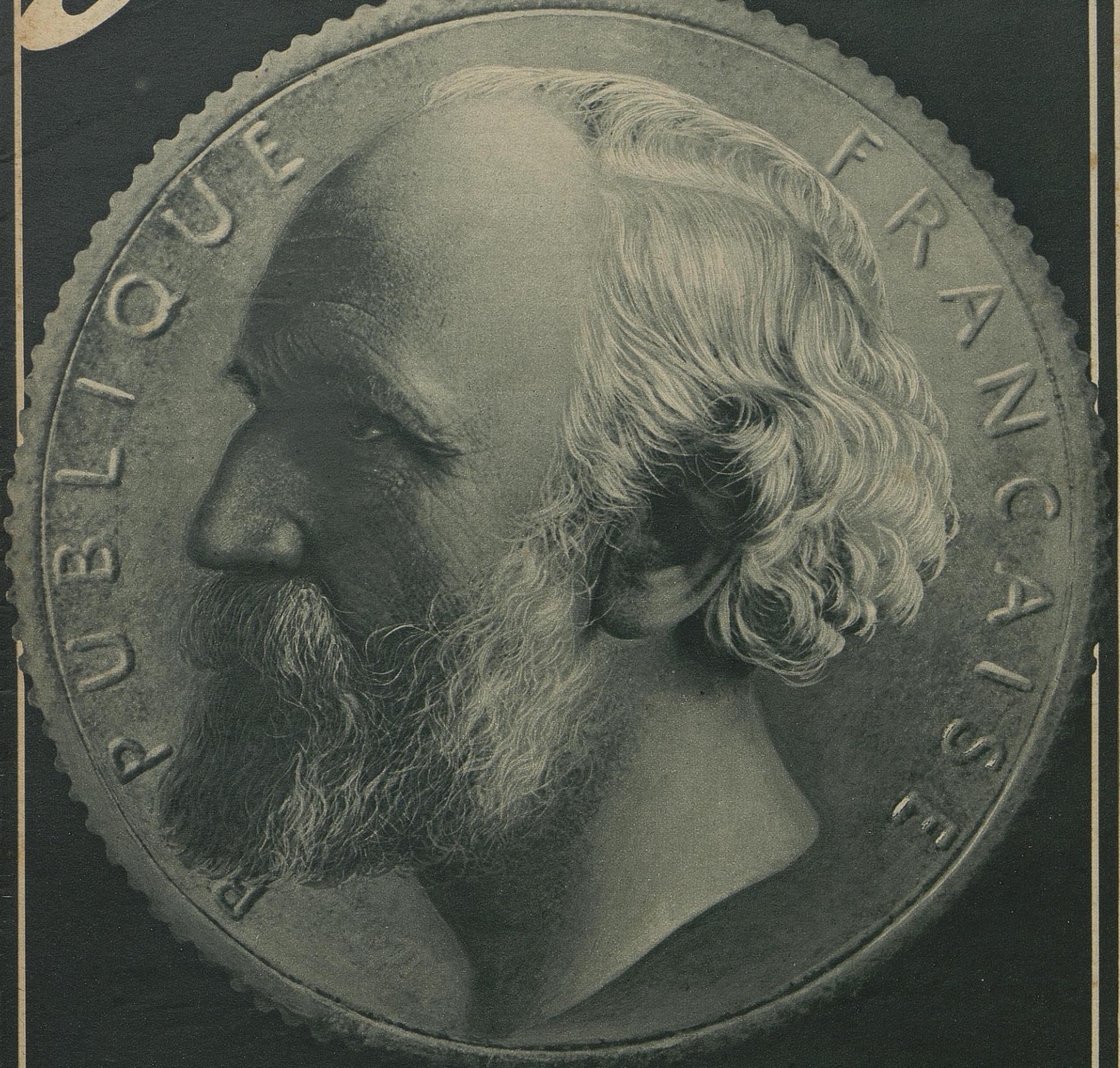


J'ai vu...

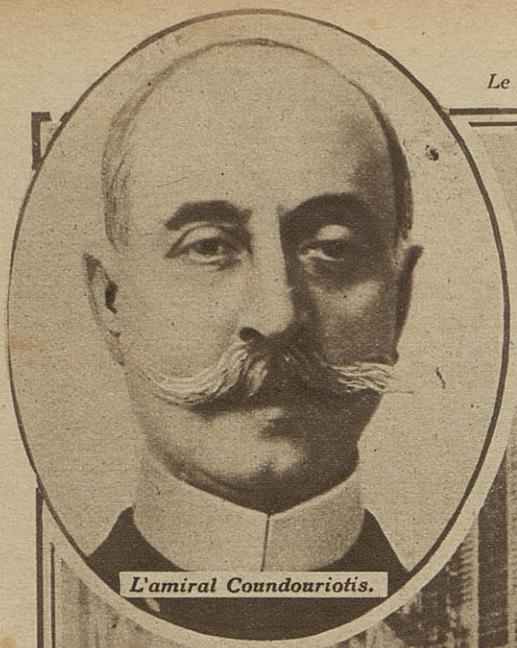


A PROPOS DE L'EMPRUNT

M. RIBOT, MINISTRE DES FINANCES
et Généralissime des milliards de l'Épargne française

FOP.47

Le général Zimbrakakis traversant Salonique pour aller se mettre à la tête du Comité nationaliste.



L'amiral Coundouriotis.



Le général Dangos.



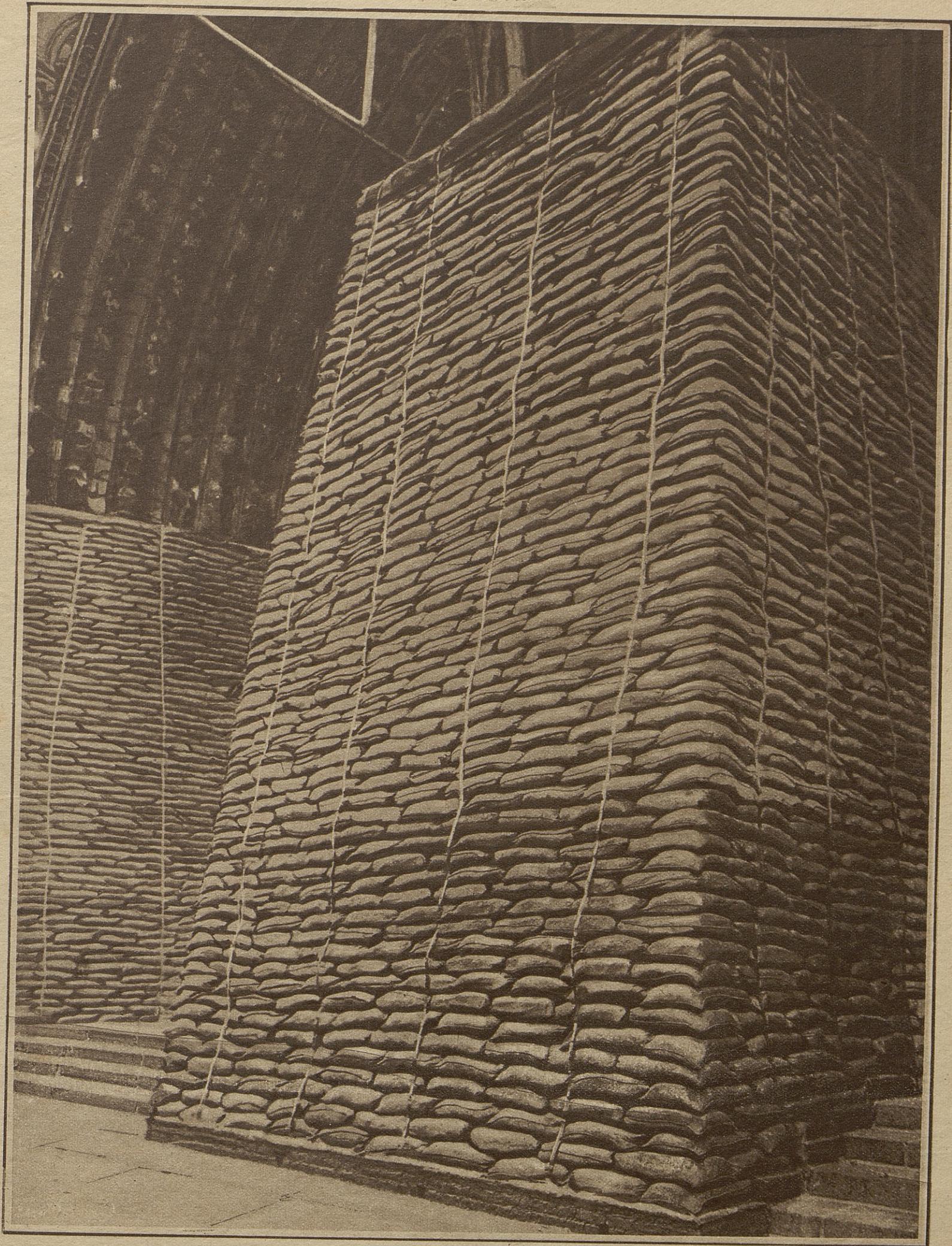
M. Venizelos.

EST-CE ENFIN LE RÉVEIL DE LA GRÈCE ?

Salonique deviendrait-elle une seconde capitale ? C'est dans cette ville, où la présence de nos troupes entretient une atmosphère héroïque, qu'éclata l'insurrection initiale ; c'est là que se forma le Comité national. La rentrée en scène de Venizelos, qui a pour lui la force militaire avec le général Zimbrakakis

et l'amiral Coundouriotis, a une portée morale considérable. Longtemps, il s'était tenu à l'écart, assistant en spectateur, avec une légitime tristesse, à la déchéance de sa patrie. Ce ne peut être sans raisons profondes qu'il s'est décidé à reparaitre, et cette fois avec un programme, dont il ne cache pas l'énergie.

J'ai vu.



LA CATHÉDRALE DERRIÈRE LES SACS DE SABLE

Le vandalisme acharné de l'ennemi laisse tout craindre de l'avenir. On sait en effet que les Boches ont l'habitude de faire payer leurs échecs aux innocents et l'on peut redouter que, dans la rage de la défaite prochaine, ils ne reprennent nos plus belles œuvres d'art pour cible sacrilège. Aussi, ne saurions-nous

prendre trop de précautions. A contempler cette immense pyramide de sacs de sable, on ne devinerait guère ce qu'elle protège. Il s'agit du portail ouest de la cathédrale d'Amiens, cette merveille d'architecture, à laquelle l'autorité militaire et la municipalité entendent épargner le malheureux sort de Reims.

COMMENT ON BAT LE BULGARE

Au café du Commerce, le commandant de recrutement en retraite Jabry, le docteur Mauneval, le conservateur des hypothèques Jacquemez et le patron du café, Arsène Tournier, autour d'un bridge aux enchères.

LE COMMANDANT (après avoir examiné ses cartes). — C'est délicat... très délicat... Ce sera un petit cœur !

TOURNIER (très vite). — Je contre !

LE DOCTEUR (naturellement). — Vous dites un petit cœur... il contre ! C'était prévu ! (Il hausse les épaules.) Vous ne saurez jamais jouer à ce jeu-là ! Sans atout !

LE COMMANDANT. — Je vous ai déjà dit, docteur, que je n'admettais pas vos observations !

LE DOCTEUR. — C'est le même prix ! (Au conservateur.) Et vous, qu'est-ce que vous dites ?

LE CONSERVATEUR. — Ce que je dis ? (Il chantonne.) Ton cœur a pris mon cœur !

LE DOCTEUR. — Dépêchez-vous un peu ! il est huit heures moins dix ! Vous jouez ?

LE CONSERVATEUR. — Jamais de la vie ! Si je savais ce que peut avoir Arsène, je tenterais un coup.

TOURNIER. — J'ai contré cœur, c'est une indication...

LE DOCTEUR (grincheux). — Voulez-vous qu'on étale les jeux sur la table ? ce sera plus simple. J'ai horreur de jouer dans ces conditions-là.

LE CONSERVATEUR. — Plus vous allez, plus vous avez mauvais caractère ! Je contre !

LE COMMANDANT. — Qu'est-ce que vous contrez ?

TOURNIER. — Le sans-atout du docteur, probablement !

LE COMMANDANT. — Deux cœurs !

LE DOCTEUR (éclatant). — C'est un comble ! On vous contre un seul cœur et voilà que vous en demandez deux !

LE COMMANDANT. — C'est mon droit !

LE DOCTEUR. — C'est votre droit aussi de ne pas savoir jouer ! (Il jette ses cartes sur la table ; à Tournier :) Fais les comptes, je m'en vais.

LE CONSERVATEUR. — Voyons, voyons ! ne vous emportez pas ; nous jouons pour nous amuser.

LE DOCTEUR. — Justement ! et ça ne m'amuse pas de jouer dans ces conditions-là ! Dix fois j'ai déjà dit que je ne jouerais plus, et je me laisse toujours prendre. Mais c'est fini ! Je perds combien ?

TOURNIER (qui fait des additions). — Tu ne perds pas, tu gagnes.

LE DOCTEUR. — Je gagne ? (Il se rassoit.) Finissons la partie.

LE COMMANDANT (avec dignité). — Non ! non ! C'est moi maintenant qui ne joue plus avec vous, je ne suis pas un fantoche. Faites les comptes, Tournier !

LE CONSERVATEUR. — Enfin, joue-t-on ou ne joue-t-on pas ?

LE DOCTEUR. — On joue !

LE COMMANDANT. — On ne joue pas ! Le docteur m'a manqué : ma situation ne me permet pas de supporter ses incartades.

LE DOCTEUR. — Votre situation ! parlons-en !

LE COMMANDANT (méprisant). — Vous ne m'atteignez pas ! (Au garçon :) Donne-moi le journal, Basile.

TOURNIER (après un silence). — Le commandant perd 4 fr. 20, le conservateur gagne 31 sous ; le docteur, 50 centimes ; moi, le reste.

LE COMMANDANT (plongé dans sa lecture, ne paraît pas s'intéresser à ce qu'on dit ;

tout à coup, il éclate). — Je l'avais bien dit !

LE CONSERVATEUR. — Quoi donc ?

LE COMMANDANT. — La contre-attaque !... C'était prévu !

TOURNIER. — Qu'est-ce qu'on prend ?

LE COMMANDANT. — Nous ne prenons rien, ce sont les Bulgares qui prennent.

TOURNIER. — Il s'agit des consommations, il ne s'agit pas des Bulgares : qu'est-ce que vous prenez ?

LE COMMANDANT. — Je ne veux plus choquer mon verre avec certaines personnes.

LE DOCTEUR. — C'est pour moi que vous dites ça ?

LE COMMANDANT (au conservateur). — Voulez-vous dire à ce monsieur que je ne lui adresse pas la parole.

LE DOCTEUR. — Allez au bain !

LE CONSERVATEUR. — Messieurs ! Messieurs ! L'union sacrée !

LE DOCTEUR. — C'est vrai aussi ! Il joue au bridge comme un enfant de six ans qui ne saurait pas jouer et il n'admet pas les observations !

LE COMMANDANT. — Voulez-vous dire à ce monsieur que j'ai pour l'instant d'autres préoccupations que les cartes... les cartes à jouer ; les seules qui m'intéressent sont celles des opérations. Jacquemez, venez que je vous explique le mouvement.

LE CONSERVATEUR (sans entrain). — Je dois vous avouer que la stratégie...

LE COMMANDANT. — C'est extrêmement clair : notre gauche est ici. (Il place une soucoupe et la rivière est représentée par un crayon.) Voici la rivière : derrière la rivière, une colline abrupte...

LE DOCTEUR (qui s'est approché). — Qu'en savez-vous ?

LE COMMANDANT. — Monsieur, je n'ai pas vécu toute ma vie entre les quatre murs d'un estaminet : j'ai fait campagne !

TOURNIER. — Le commandant est allé en Algérie !

LE DOCTEUR. — L'Algérie et les Balkans, ça n'a aucun rapport.

LE CONSERVATEUR. — On est tout de même mieux renseigné quand on a vu l'Algérie.

LE DOCTEUR. — En voilà des raisons !

TOURNIER. — Tais-toi un peu ; laisse le commandant nous expliquer...

LE COMMANDANT. — Voilà donc notre gauche... (Il cherche sur la table.) Où est passée notre gauche... la soucoupe ?

LE GARÇON. — Je l'ai enlevée, elle était payée.

LE COMMANDANT. — C'est absurde, comment veux-tu que je m'y retrouve ?

TOURNIER. — Apportez des soucoupes au commandant. (Le garçon apporte une pile de soucoupes.)

LE COMMANDANT (posant une soucoupe). — Voilà donc ma gauche... et la rivière. Bon ! la rivière a disparu...

TOURNIER. — Dans ma poche, dans ma poche ! Chaque fois que je laisse traîner mon crayon, on me le prend... (Il le confie au commandant.) Ayez-en bien soin !

LE COMMANDANT. — Bien ! il me faudrait, pour la montagne abrupte, quelque chose de haut comme ça... (Il étale la main à 20 centimètres au-dessus de la table.) pour que vous compreniez...

LE DOCTEUR. — Le Bottin !

LE COMMANDANT (avec correction). — Merci ! (On pose le Bottin sur la table.) Si vous supposez que la première ligne ennemie est sur le haut du Bottin... Basile, donne-moi les dominos !

LE GARÇON. — Voilà ! (Il donne la boîte à dominos.)

LE COMMANDANT (rangeant les dominos sur la couverture). — Ils sont là !... Donc si je franchis la rivière sous leurs canons, rien à faire ! Il faut que j'exécute un mouvement tournant... Basile, les jetons !

LE GARÇON (apportant une coupe pleine de jetons). — Ça suffira ?

LE COMMANDANT. — Pour l'instant ! (Il fait glisser les jetons sur la table, un à un.) Chaque jeton représente une compagnie...

je ne sais pas si vous vous rendez bien compte, mais moi je vois ça comme si j'y étais. Ce sont les troupes de choc. Remarquez qu'elles sont défilées sur des gorges profondes. (Cinq ou six jetons tombent à terre.) Ça n'a aucune importance : ce sont les pertes. Je continue, je suis là... mais les Bulgares sont toujours ici. Alors qu'est-ce que je fais ? (Un silence ; avec autorité.) Je prends le jacquet !

LE CONSERVATEUR. — Basile, le jacquet !

LE GARÇON (apportant la boîte). — Vous n'avez pas besoin du piano ?

LE COMMANDANT. — Fiche-nous la paix ! Je prends le jacquet qui figure la seconde ligne de collines et je l'occupe...

UNE VOIX DANS LE FOND DU CAFÉ. — Basile, le jacquet ?

LE COMMANDANT (avec énergie). — Je vous dis qu'il est occupé. (A mi-voix, mystérieusement.) Derrière mon avant-garde, je fais glisser mon artillerie (il pousse des soucoupes), je la traîne dans les sentiers, je la hisse sur des coteaux et là... (d'une voix tonnante) j'ouvre le feu !

LE CONSERVATEUR. — Bravo !

LE DOCTEUR. — Basile, les allumettes !

LE COMMANDANT (sévèrement). — Pourquoi faire ?

LE DOCTEUR. — Pour allumer ma pipe, parbleu !

LE COMMANDANT (s'emparant du pyrogène). — Tout à l'heure ! J'ai besoin des allumettes pour mes renforts... car que pensez-vous que fassent les Bulgares en se sentant pris par derrière ?

LE DOCTEUR. — Ils fichent le camp !

LE COMMANDANT. — Je ne connais peut-être rien au bridge, monsieur, mais vous me permettrez de vous dire que vous ne connaissez rien à la guerre !

LE DOCTEUR. — Je n'ai pas de prétention, moi !

LE COMMANDANT. — Quand les Bulgares se sentent pris par derrière, ils font un geste très naturel, ils se retournent d'un seul coup ! (Il retourne les dominos, l'auditoire frémit.) C'est le moment qu'attendait le général en chef. Puisque les Bulgares sont occupés sur leurs derrières qui sont devenus leurs devant, notre armée se jette brusquement sur leurs devant qui sont devenus leurs derrières ; par colonne d'assaut, vlan ! vlan ! et vlan ! les soldats escaladent la pente et occupent la hauteur. (Il jette des allumettes au hasard sur les dominos.) Les Bulgares sont décimés : c'est la grande victoire ! Les dominos ont beau crier : Camarades !... les allumettes ne font pas de quartier ; les soucoupes s'en mêlent... enfin l'artillerie !... L'affaire est réglée. Et j'ajoute... j'ajoute que cela se passera exactement comme je vous l'explique ! (Il s'arrête, fatigué, et dit avec simplicité.) Basile, un amer-menthe !

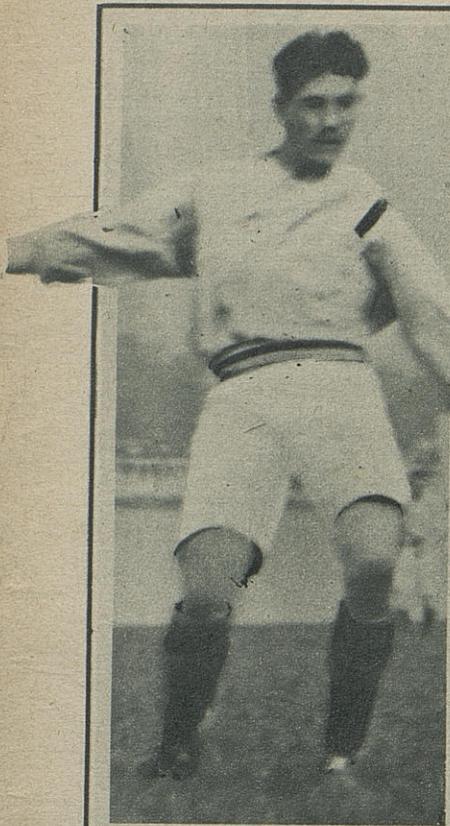
LE CONSERVATEUR. — J'ai parfaitement compris l'opération !

LE DOCTEUR. — Tout ça, c'est de la conversation. Ce n'est pas avec des dominos et des allumettes qu'on remportera la victoire !

ROBERT DIEUDONNÉ.

J'ai vu.

LE MATCH DE FOOTBALL ENTRE LES ATHLÈTES DU XX^e CORPS ET L'A.S.F.



Un équipier du 20^e corps.



La glorieuse équipe du 20^e corps (+ l'arbitre Boulton).



Un équipier de l'A. S. F.



Soika marque le but de l'A. S. F.



Un coup de pied d'un A. S. F.



L'équipe gagnante



de l'A. S. F.

Plus de 30000 Parisiens ont assisté, dimanche 2 octobre, à un match d'association qui mettait en présence l'équipe de l'A. S. F. et quelques athlètes du XX^e corps dont Chayrrigués, le populaire champion du ballon rond. Les

braves qui ont pris part à la prise d'Hardecourt et de Maurepas, naturellement moins entraînés que leurs adversaires, furent battus honorablement par un but à 0... Ces héros n'en reçurent pas moins une ovation magnifique et méritée.

QUAND SALONIQUE ÉTAIT TURQUE

NOTES DE VOYAGE

I

« Nous débarquons à Salonique. Nous partons à travers la ville avec des amis venus à notre rencontre. Nos amis sont de riches fermiers du voisinage.

Dans les pittoresques boutiques, il n'est pas rare de voir un tas de vieux souliers sur des piles de fromages, des fruits appétissants, entre des morceaux de viande noire et couverte de mouches : le crémier est également cordonnier et le boucher fait aussi le commerce des melons et des pastèques.

J'ai trouvé des beaux œufs blancs et frais chez un marchand de cirage.

Au café, nous prenons des sirops et des morceaux de loukoum. On dépose sur la table, dans une petite pelle, un morceau de charbon allumé. C'est pour les cigarettes.

Les frais se montent à 15 centimes. Nous sommes dans la haute ville.

... Le riche Zaruha se promène. Il vient d'acheter un fez très haut. Dans quelques années, le fez sera très bas, parce que l'avare aura coupé de temps en temps les bords tachés de sueur.

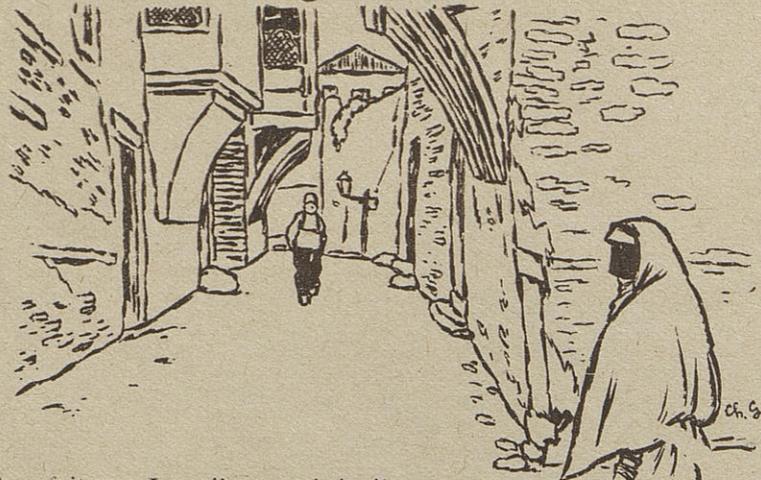
Une famille de tziganes passe entre deux gendarmes. Au milieu du groupe, une merveilleuse fille aux grands yeux noirs. Dans sa jolie bouche entr'ouverte, de superbes dents blanches. Elle a sur le front et les joues des fleurs peintes ; sous son petit nez, un large anneau d'argent, et cinq ou six médailles à chaque oreille.

J'entends tout à coup un bruit formidable. Le sol et les vitres des maisons tremblent. Les petits boutiquiers sortent en hâte sur le pas des portes... C'est le colonel qui rend des visites. Il est au volant de l'automobile blindée et il a l'air de conduire un cylindre écraseur.

Plus loin, un officier fait résonner ses éperons sur le pavé. Vêtu d'un uniforme neuf, chaussé de belles bottes vernies, il marche gravement en tenant, au bout d'une ficelle, un poisson salé qui rappelle notre hareng saur.

♦ ♦ ♦

« Nous assistons à la pose de la première pierre de la Douane. Pendant la prière, les soldats tendent les deux mains et courbent la tête comme pour demander l'aumône.



La prière terminée, ils poussent un grand cri et se frottent la figure avec les mains.

Un homme s'avance, avec trois béliers aux cornes dorées, pour le sacrifice. Devant la foule, il plonge un grand couteau dans la gorge des bêtes, et le sang inonde la pierre. Des milliers de gens piétinent sur d'admirables tapis anciens.

Sur le quai, les cochers attendent la fin de la cérémonie. Les chevaux ont autour du cou un ou plusieurs colliers en perles bleues. S'il plaisait à un sorcier de jeter un méchant regard sur un cheval ou un buffle, l'animal tomberait malade au même instant... Mais le collier en perles bleues est un remède infailible contre le « mauvais œil ».

En route !

II

« Les cavas nous escortent, ils galopent devant nous, l'arme à la main, et fouillent les maïs. Ces gardiens albanais sont indispensables. La nuit, ils font le guet et couchent dans les buissons, la cartouchère pleine, le fusil au poing.

L'année dernière, l'un d'eux, Suleiman, a été tué près de Topsisin. Il revenait avec deux chevaux. J'ai vu sa tombe, on m'a traduit l'épithète : « Passant, je ne suis pas mort, je suis là, couché par une main méchante, car je n'avais ni ennemi ni sang sur la tête. » (L'homme qui a du sang sur la tête est celui qui a commis un meurtre et que la vendetta guette.)

Dans la campagne il y a beaucoup, de cigognes. Elles viennent très près de nous. On ne les tue jamais parce qu'elles mangent les serpents.

De jolis oiseaux bleus, des troupeaux

de buffles et de chevaux, des béliers, des faucons, des vautours et des aigles.

« A Nichi, village orthodoxe, dans le Roumlik, nous déjeunons en plongeant nos cuillères dans le même plat et en buvant à l'unique gobelet l'eau jaune du Vardar. Deux hommes, pieds nus, présentent le pain et les fruits. Ils ont à la ceinture des cartouches, des poignards, un énorme pistolet. Quand les miettes tombent à terre, vite ils les enlèvent avec un petit balai parce que c'est un grave péché que de marcher sur le pain.

Autour de nous, dans les murs, une quantité de trous pour passer la carabine et se défendre en cas d'attaque.

« Il y a quatre ans, Apostole et sa bande ont brûlé Nichi.

Les paysans nous offrent tous du miel, du café, un verre d'eau. Il faut accepter.

Les femmes sont habillées comme des Peaux-Rouges.

Elles ont sur la tête un casque de bois autour duquel leurs beaux cheveux noirs sont enroulés et fixés.

« Nous traversons une voie ferrée. Le chef de la petite station est parti en promenade. Le train arrive. Il faut détacher la machine pour aller à sa rencontre. Sa présence est nécessaire pour le service de la poste et la distribution des billets.

Il n'était pas loin. Au bout de dix minutes, la machine revient avec le chef de gare rencontré sur la voie à 2 kilomètres seulement.

Quelques voyageurs sont mécontents, mais les Turcs, les purs, les vrais, ne bronchent pas ; ils ont le temps.

Ce chef de gare si calme, je l'ai vu un jour en colère. Il venait de recevoir pour la dixième fois un paquet de paperasses au sujet d'un colis égaré. Les innombrables feuillets étaient couverts d'annotations et de signatures. Depuis deux années, ils allaient de bureau en bureau, de gare en gare. « Voilà trop longtemps que ces papiers voyagent ! » dit-il. Et, frottant une allumette, il y mit le feu.

A la ferme où nous descendons, on a installé dans la cour, pour dormir, une



Le riche Zaruha.



Le marchand de nouvelles.



Les chevaux des cavas.



Le Bosniaque.



Les Tziganes.



L'Albanais.

grande cage recouverte d'un fin grillage, à cause des moustiques. Nous décidons de coucher à l'intérieur, armés jusqu'aux dents, et nous dormons habillés, sur des matelas posés à terre.

Je dessine une maison. Un paysan tient une ombrelle au-dessus de ma tête. De temps en temps il se penche et m'envoie dans la figure de magnifiques... rots. Près de moi un ami, qui connaît les usages, me souffle dans l'oreille : « Ne ris pas, tu le froisserais. »

La chaleur est accablante. Nous prenons le parti de voyager par la voie ferrée. Les cavas ont reçu l'ordre de regagner Topsisin avec les chevaux.

En pleine campagne, le train s'est arrêté. Et cependant, la voie est libre : il n'y a ni gare, ni signal d'arrêt. Le gouverneur vali

J'ai vu

de Salonique sort d'un compartiment de première ; il est accompagné de plusieurs amis. C'est lui qui a donné l'ordre de stopper. On l'entend crier à son cuisinier : « Descends les fusils, les chiens, les marmites. » Et, se tournant vers ses compagnons : « Ici, Messieurs, l'endroit est excellent pour chasser. »

Dix minutes après, le train repart. Les voyageurs disent beaucoup de bien du vali. Il est, paraît-il, très « jeune-turc ».

« A Topsisin, de nombreux tziganes sont engagés pour deux mois aux travaux de la ferme. Ils campent en plein soleil et dorment la nuit, sans abri, sous la lune.

Le fermier parle avec l'un d'eux : « Pourquoi as-tu amené ici ta mère ? Pour y mourir ? Il fallait la laisser là-bas, chez tes frères.



Les femmes de Nichi.



Les œufs du marchand de cirage.

« — Elle était malade depuis longtemps. Mais là-bas, la terre, trop lourde, ne lui plaisait pas... : elle ne voulait pas mourir... Chez toi, la terre est légère pour dormir... A peine arrivée, la vieille est morte... Tu vois : ta terre lui a plu beaucoup.

... Le jeune cavas Mirhan découpe adroitement la viande et prépare savamment les sauces. Il sait faire de la bonne cuisine.

C'est un garçon intelligent mais entêté. Nous ne pouvons lui faire comprendre qu'il n'est pas nécessaire d'avoir constamment le fusil sur le dos pour circuler autour des fourneaux. Il lui arrive souvent de briser une pile d'assiettes en faisant demi-tour avec son arme. »

GENTY.

(A suivre.)



LA TRÊVE APRÈS LA BATAILLE

Un peu à l'arrière du front de la Somme, voici quelques héros qui ont bien mérité le repos qu'ils prennent... Leurs camarades de première ligne n'ont pas besoin d'eux pour le moment. Les canons qui ont si admirablement travaillé sont en puissance d'hécatombes nouvelles : quant aux troupes victorieuses, elles

sont actuellement pourvues de tout le nécessaire. Les hommes, étendus, fument et causent et le chef de ce petit poste, accoudé à une table rustique, écrit. Trouve-t-il les mots qu'il faudrait pour dépendre, à son correspondant lointain, cette trêve fugitive, cet humble repos au milieu des obus?...

J'ai vu.



PAR UNE PLAIE DE

Voici une échappée grandiose et douloureuse. Ce qu'encadre cette plaie béante, c'est Verdun la mutilée... Des ruines et du silence; une tristesse calme qui se souviendra; c'est l'histoire des cités meur-

tries, qui subissent le présent avec résignation, dans l'attente des revanches futures... Au-dessus de ce groupe terrible de maisons lézardées, écroulées, pantelantes de toutes les injures d'acier que

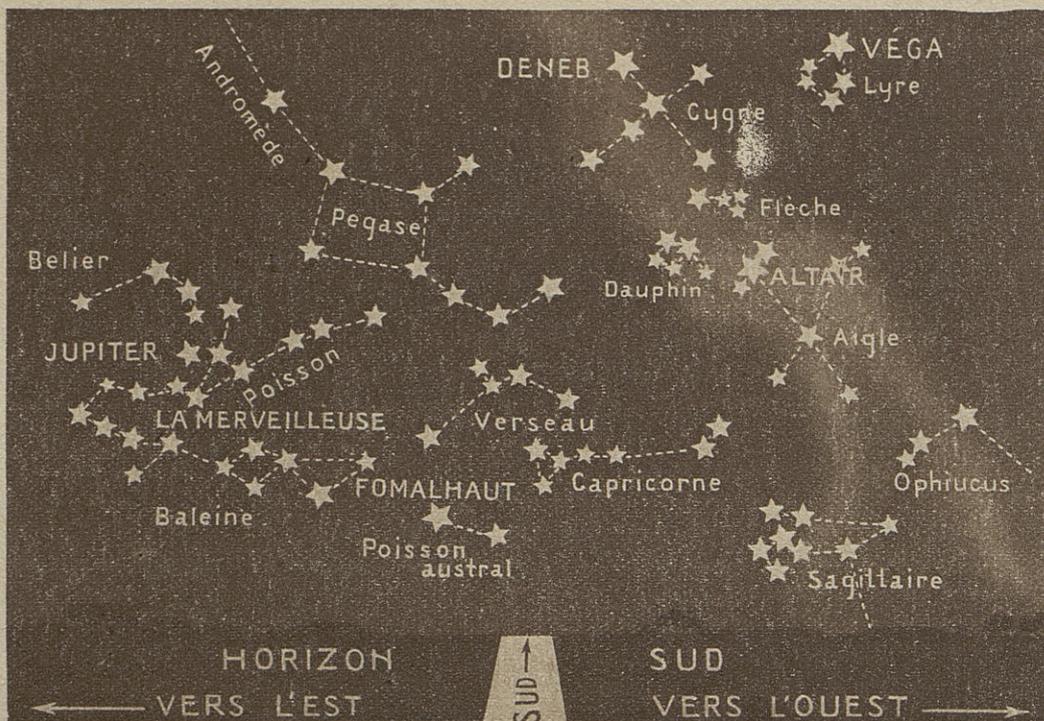
LA VILLE MARTYRE...

l'inutile cruauté boche renouvelle chaque jour, les deux hautes tours de la cathédrale, miraculeusement debout, se dressent vers le ciel comme les propres bras de Verdun; non des bras suppliants, tels ceux

des "kamarades" boches: mais des bras protecteurs, au contraire, et courageux, symboles mêmes de l'espérance vivace, et de la civilisation toujours droite et intacte au-dessus des deuils de la France!

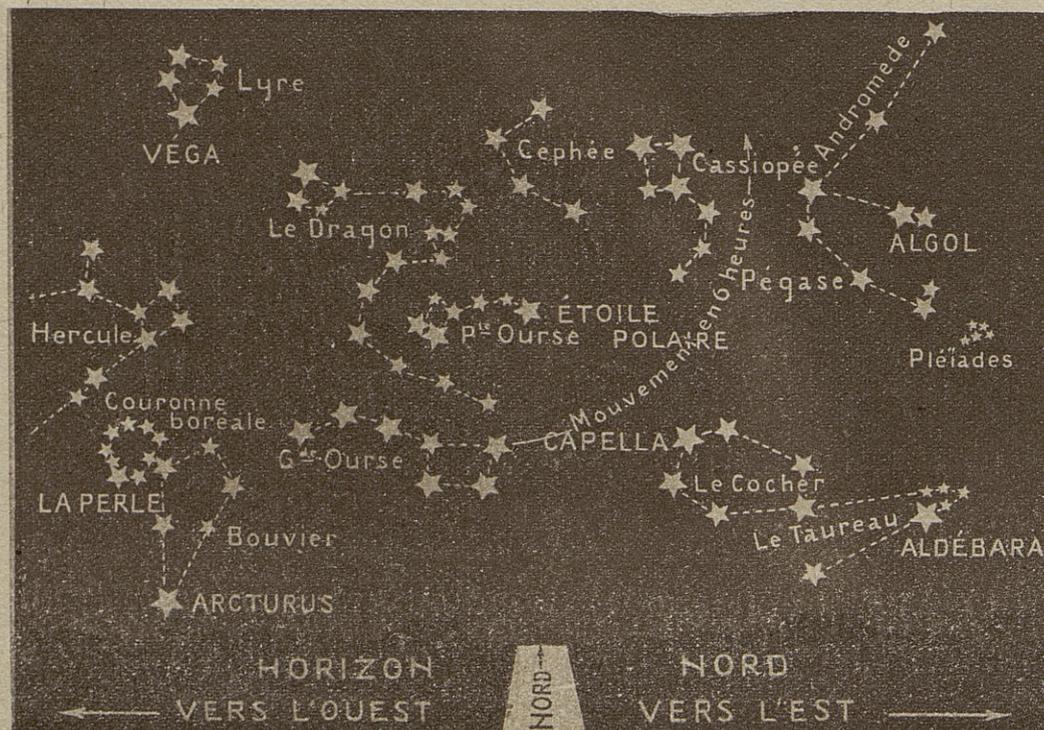
LES ASPECTS DU CIEL EN OCTOBRE 1916⁽¹⁾

Par l'Abbé Th. MOREUX, Directeur de l'Observatoire de Bourges.



HORIZON SUD

Les nuits d'Octobre, devenues plus longues, sont merveilleuses pour l'observation de la voûte céleste. Dès 9 heures on voit apparaître, vers l'Est, Jupiter accompagné de 4 petits Satellites. A l'Est, on remarque des constellations nouvelles : le Poisson Austral avec le brillant Fomalhaut, la Baleine, et plus haut les Poissons ainsi que le Bélier au-dessous duquel étincelle Jupiter.



HORIZON NORD

Au Nord, la Grande Ourse se rapproche de l'horizon et le Dragon, serpentant entre les deux Ourses, est très facile à observer. Céphée se trouve à une grande hauteur au-dessus de la Polaire. Cassiopée ou la Chaise, sur la droite, a une forme renversée. La Chèvre du Cocher monte lentement au-dessus de l'horizon Nord-Est.

Le mois d'octobre nous ramène les longues soirées. Dès 6 heures du soir, au commencement du mois, il fait déjà nuit et l'étudiant du ciel peut commencer ses observations. Notre carte, comme les précédentes, ne donne cependant l'aspect de la voûte céleste que trois heures plus tard.

Déjà, à ce moment, un astre brillant apparaît vers l'Est : c'est la planète Jupiter que la moindre lunette vous montrera sous la forme d'un disque accompagné de quatre petites étoiles, satellites qui tournent autour de lui comme la Lune autour de la Terre.

Jupiter ne borne pas là son empire : les satellites que nous montrant les plus modestes instruments sont connus depuis l'invention des lunettes. Mais depuis 1892, grâce à la photographie, le monde jovien s'est enrichi pour nos yeux de cinq acquisitions nouvelles. Un cortège de neuf lunes accompagne ainsi le géant du système solaire, Jupiter, dont le volume vaut 1 300 fois celui de notre minuscule planète.

Saturne, dans la constellation du Cancer, se lève beaucoup plus tard et n'est observable que dans la seconde partie de la nuit. De même la planète Vénus, l'Étoile du Berger, est admirable dans nos ciels du matin.

Mais revenons à l'aspect du ciel vers 9 heures du soir.

Au Nord, la Grande Ourse se rapproche de l'horizon, mais le Dragon, serpentant entre les deux Ourses, est très facile à observer. Céphée se trouve à une grande hauteur au-dessus de la Polaire. Cassiopée ou la Chaise, sur la droite, a une forme renversée. La Chèvre, du Cocher, monte lentement au-dessus de l'horizon Nord-Est.

A l'Est on voit apparaître le Taureau avec Aldébaran, de première grandeur, qui constitue l'œil de l'animal. L'ensemble des petites étoiles formant le musée s'appelle Les Hyades.

Au-dessus apparaît les Pléiades, amas d'étoiles plus connu sous le nom de « Poussinière ». Persée et Pégase sont encore plus élevés, cette dernière constellation devient même plus visible lorsqu'on se tourne vers le Sud.

A l'Ouest, Arcturus se couche tandis que le Grand Triangle du Bouvier avec la Couronne boréale vont rester visibles dans la première partie de la nuit.

Le Cygne, l'Aigle et la Lyre, avec leurs étoiles de première grandeur, Deneb, Altaïr et Véga, forment un tableau splendide au-dessus du Zénith.

Toujours à l'horizon Sud, mais plus à l'Est, remarquons des constellations nouvelles : le Poisson austral avec le brillant Fomalhaut, la Baleine avec Mira Ceti, dénommée la Merveilleuse en raison de ses variations d'éclat ; plus haut les Poissons ainsi que le Bélier au-dessous duquel étincelle Jupiter.

Le Capricorne et le Sagittaire cessent bientôt d'être observables.

Abbé TH. MOREUX,

Directeur de l'Observatoire de Bourges.

(1) Le premier article de cette série mensuelle a paru dans le numéro 75.



TROIS MILLE DES SOIXANTE MILLE PRISONNIERS ALLEMANDS DE LA SOMME

Les Allemands prétendent dans leurs communiqués, où ils prennent avec la vérité des libertés excessives, qu'ils ont enrayé notre offensive sur la Somme et que, d'ailleurs, les résultats que nous avons obtenus sont peu importants. Quoi qu'il en soit, ils ont laissé entre nos mains, avec des kilomètres de

terrain et des centaines de canons, 60 000 prisonniers. Sur cette page, en voici près de 3 000. Par cette foule, — les prisonniers faits en un jour aux dernières attaques de Combes, — nos lecteurs jugeront de ce que représente " le matériel humain " de nos ennemis mis une fois pour toutes hors de combat.



UNE MISSION SERBE SUR LE FRONT FRANÇAIS

Tandis que leurs frères reprennent pied dans la Nouvelle-Serbie, des officiers serbes, vétérans de la retraite héroïque, sont venus en mission aux armées françaises pour affirmer la

sublime résolution du peuple martyr de poursuivre la lutte jusqu'à la délivrance. On voit ces officiers, dans un village d'Alsace, passer sur le front d'un de nos régiments de spahis.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE
PARIS, 30 rue de Provence, 30, PARIS

(50)
Centimes

LE 26 OCTOBRE PARAITRA LE 1^{er} NUMÉRO DE

LA GUERRE AÉRIENNE ILLUSTRÉE

(50)
Centimes

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE COMPRENANT DEUX PARTIES :

1^o L'HISTOIRE ILLUSTRÉE DE LA GUERRE AÉRIENNE Par Jacques MORTANE

donnera le récit de tous les faits d'aviation qui se sont produits depuis le 2 Août 1914 : les Chasses et les Combats Fantastiques, les Bombardements Terrifiants, les Reconnaissances, les Réglages d'Artillerie, etc., etc.

2^o LA GUERRE AÉRIENNE AU JOUR LE JOUR

(Brillante collaboration sous la direction de JACQUES MORTANE)

tiendra le lecteur au courant des derniers exploits de nos "as" par leurs carnets de guerre, le récit par eux-mêmes de leurs plus tragiques aventures, etc.

Seize pages sous couverture. — Nombreux hors-texte en héliogravure.

LE PREMIER NUMÉRO (26 oct.) DE "LA GUERRE ILLUSTRÉE"
commencera la publication du
CARNET DE ROUTE
de
BRINDEJONG DES MOULINAIS

donnera, en hors-texte, un
SUPERBE PORTRAIT EN HÉLIOGRAVURE
de
GUYNEMER

EN SOUSCRIPTION : Six mois (26 N^{os}) : 12 fr. (au lieu de 13 fr.) — Un an (52 N^{os}) : 23 fr. (au lieu de 26 fr.)

(Le prix de souscription sera augmenté à partir du 1^{er} Décembre.)

Les souscriptions et leur montant en un mandat-poste doivent être adressés à M. l'Administrateur de L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.

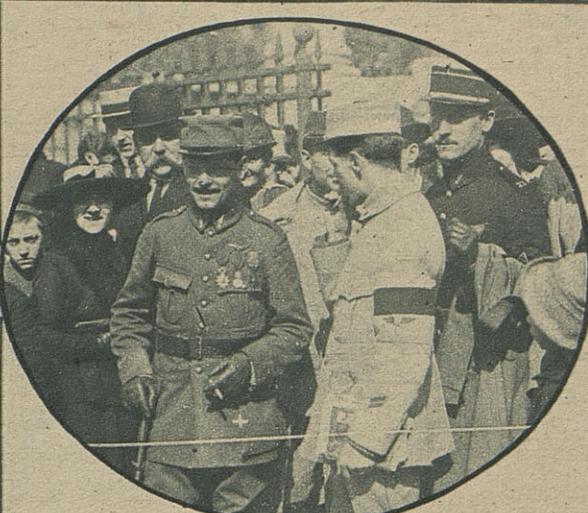
J'ai vu
EN MARGE DE LA GUERRE



Le roi Nicolas de Monténégro + assiste au match de football du 20^e corps et de l'A. S. F.



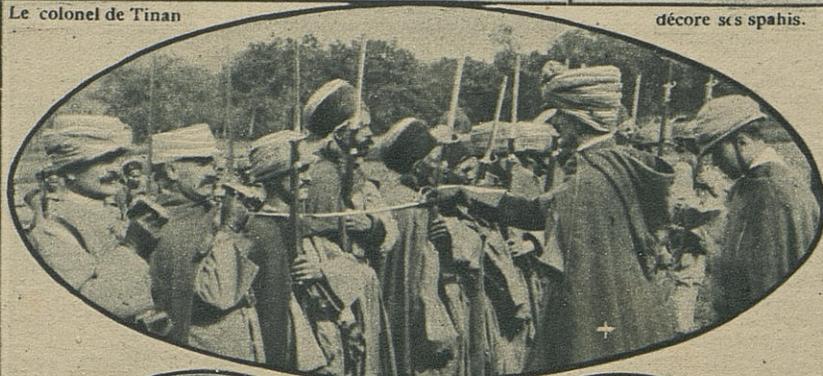
Le prince André de Grèce quitte Paris pour Athènes.



L'aviateur Lenoir X assiste au service funèbre du sous lieutenant aviateur Brindejonc des Moulinais à la Madeleine.



M^{lle} Philippe, ambulancière belge, conduit une ambulance sur le front.



Le colonel de Tinan

décore ses spahis.



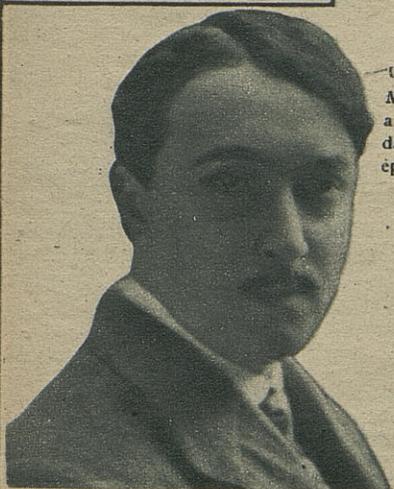
Une jeune artiste, M^{lle} Mag Very, a reçu la médaille des épidémies.



Les ambassadeurs Jusserand et Bacon au Lafayette's Day à New-York.



Yvonne Lifraud, de la Comédie-Française, qui vient de mourir.



Notre collaborateur Charles Derennes dont J'ai Vu va publier Cassinou va-t-en guerre.



Une des affiches de l'emprunt national, en faveur duquel J'ai Vu fait gracieusement un pressant appel au patriotisme de ses lecteurs.



Un nouvel "as", l'aviateur Vialet, qui vient d'abattre son cinquième avion allemand.

UNE SEMAINE DE GUERRE :

JEUDI 28 SEPTEMBRE. — A Berlin, séance de réouverture du Reichstag.
— Les Anglais prennent 600 prisonniers et la redoute Schwaben.
VENDREDI 29. — Le négus d' Abyssinie Lidj Jeassu est déposé.
SAMEDI 30. — Les Roumains se replient au sud de Sibiu.
DIMANCHE 1^{er} OCTOBRE. — 40^e raid de zeppelins sur l'Angleterre; un zeppelin est abattu près de Londres.

Du 28 Septembre au 4 Octobre.

— A Fest de Lemberg, les Russes font 4.000 prisonniers.
— Sur le Struma, en Macédoine, les Anglais prennent deux villages fortifiés.
— Les Anglais prennent Faucourt-l'Abbaye.
— Le général Danglis rejoint Venizelos.
LUNDI 2. — Victoire roumaine en Dobroudja. Nos alliés passent le Danube.
— Progrès des Serbes sur le Kajmackalan.
MARDI 3. — En Macédoine, les Alliés prennent Petorak, Vrbeni, Sovic et Janik.
— Les Russes passent la Zlota-Lipa.

LES JEUNES GROGNARDS ONT PARLÉ ⁽¹⁾

Les exigences d'un magazine comme *J'ai vu*, son souci d'apporter autant de variété que possible dans la composition de chaque numéro l'obligent, ainsi qu'Aristarque le laissait prévoir précédemment, à borner *ici* les citations des lettres que ses correspondants voulurent bien lui adresser du front.

La quantité et la qualité de ces lettres ont, dès le début de leur publication, suscité une avalanche d'autres lettres, également intéressantes, dont, faute de place, nous n'avons pu reproduire souvent que quelques phrases, quelques paragraphes. Nous avons même dû en réserver d'autres en entier. Les résultats ont tellement dépassé nos prévisions que le cadre nécessairement limité de ce magazine devenait trop restreint et qu'il nous fallait, bon gré mal gré, nous retirer, pour ainsi dire, après fortune faite.

Fortune que nous désirons utiliser pour le mieux. Des belles pensées, des nobles ambitions, des desseins lucides et des légitimes désirs que nos héros ont conçus entre deux « coups de chien » ou sur un lit d'hôpital, rien ne doit être négligé ou rejeté.

Ce qui nous a le plus frappé, lorsque nous dépouillions notre correspondance, c'est la communauté de vues et de sentiments des combattants, quel que fût leur grade, quelle qu'eût été avant la mobilisation leur situation sociale. Sur certains sujets, tous marchent comme un seul homme.

Cette communion d'idées, nous l'avions

prévue du reste dès le début de notre enquête ; elle nous a même permis d'ores et déjà une certaine systématisation que nous ne recherchions pas outre mesure, car une enquête sincère doit être et rester une promenade au hasard : de la sorte, un horizon en appelle un autre et parfois se découvre des paysages précieusement imprévus... Nous avons pu néanmoins distinguer sans rigueur, par la force même des choses, *des sujets*.

LE CADRE RESTREINT DE " J'AI VU " A LIMITÉ NOTRE ENQUÊTE, MAIS ON LA TROUVERA, TOUT ENTIÈRE, DANS LE LIVRE QUE NOUS ALLONS PUBLIER.

Avertissons nos lecteurs que quelques-uns de ces sujets, dont nos correspondants nous ont entretenu, n'ont même pu être signalés dans *J'ai vu* pour les raisons que nous exposons tout à l'heure : ainsi les nécessités d'une transformation bancaire, d'une épargne française mieux entendue, plus généreuse, plus vivante, plus active et plus profitable pour la nation comme pour les particuliers.

De même nous avons à peine effleuré la question de l'enseignement, — si grave et si troublante puisque c'est l'avenir intellectuel de la France victorieuse qui est en jeu ; — celles des réformes à apporter dans la machine administrative, de la nécessité d'un parti national et du maintien de l'union sacrée après la guerre... Et voici encore le sujet de la lutte indispensable qu'il faudra soutenir contre l'alcoolisme, la dépo-

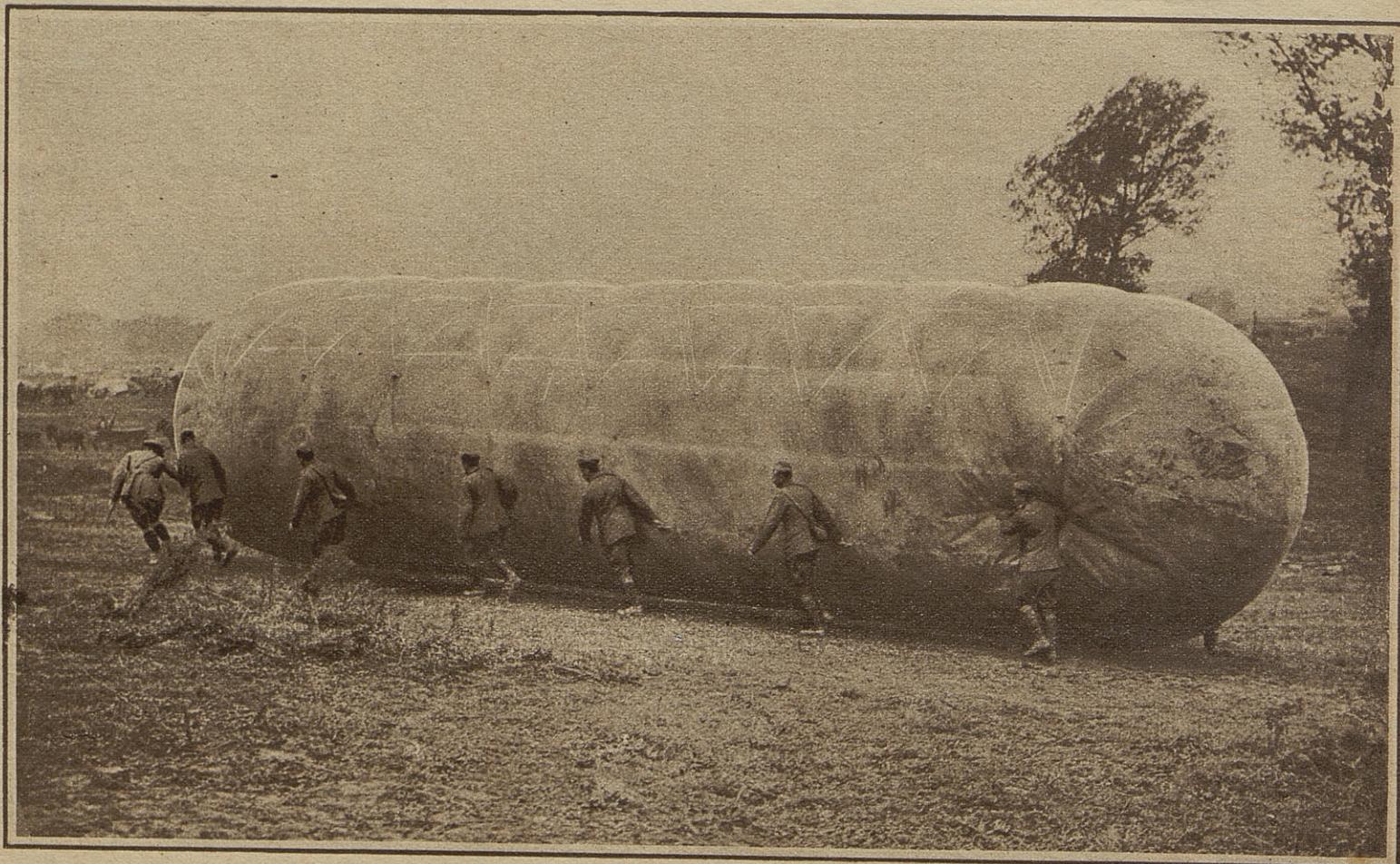
pulation, la tuberculose, la criminalité.

Une enquête comme celle-ci ne saurait avoir la prétention de traiter à fond tant de choses si graves, de projeter autour d'elles une lumière complète. Quand elle a repéré avec certitude divers courants d'opinion, elle a atteint son but. La nôtre, nous pouvons le dire sans fausse modestie, n'y aura pas manqué. Et la meilleure preuve de ce que nous avançons ici, c'est que la plupart des maîtres du journalisme contemporain se sont eux aussi préoccupés, ces temps derniers, des questions que nos correspondants effleuraient sous une forme rapide, parfois même naïve, et que nous avons, soit dit en passant, rigoureusement respectée... Comment, après cela, douter que ces sujets ne soient dans l'air, qu'ils ne représentent les plus intenses des foyers où se concentrent les réflexions de ceux qui, à l'avant et à l'arrière, sont ambitieux d'une France plus grande, plus belle!

Dans le livre où les grogneries, parfois sublimes, toujours passionnantes de nos Jeunes Grognards seront intégralement publiées, des pages aussi seront consacrées à la reproduction de quelques-uns des articles auxquels nous faisons allusion à l'instant. Rien ne montrera plus nettement combien s'entendent les vrais Français, les Français héroïques et les Français clairvoyants, sur les erreurs qu'il faudra éviter désormais, et même sur les moyens qu'il conviendra d'employer, dans ce but, après la victoire.

ARISTARQUE.

(1) Voir le commencement de cette série, dont nous donnons la fin aujourd'hui, dans le n° 79.



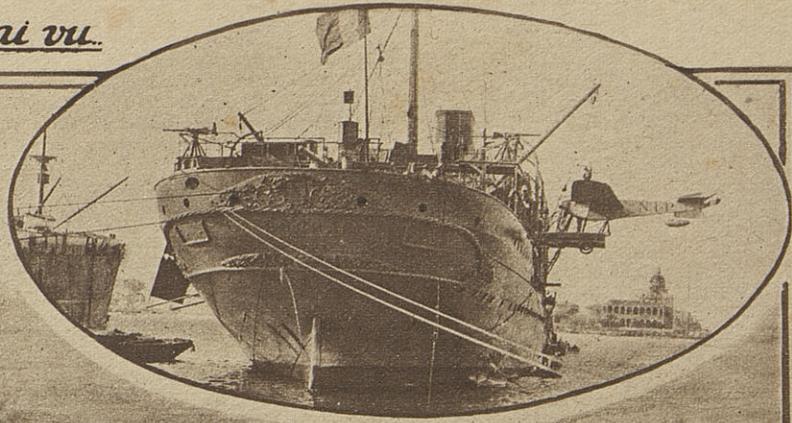
LA NOURRICE DES " BALLONS-VIGIE "

Pour gonfler les ballons qui servent d'yeux à nos soldats, tout près des parcs de drachen sont aménagés d'énormes réservoirs à gaz. Ce sont ces réservoirs que les soldats appellent

pittoresquement des « nourrices ». Elles ont l'aspect de larves monstrueuses. On en voit une ici traînée par une équipe d'aérostiers anglais qui la surveillent avec d'infinies précautions.

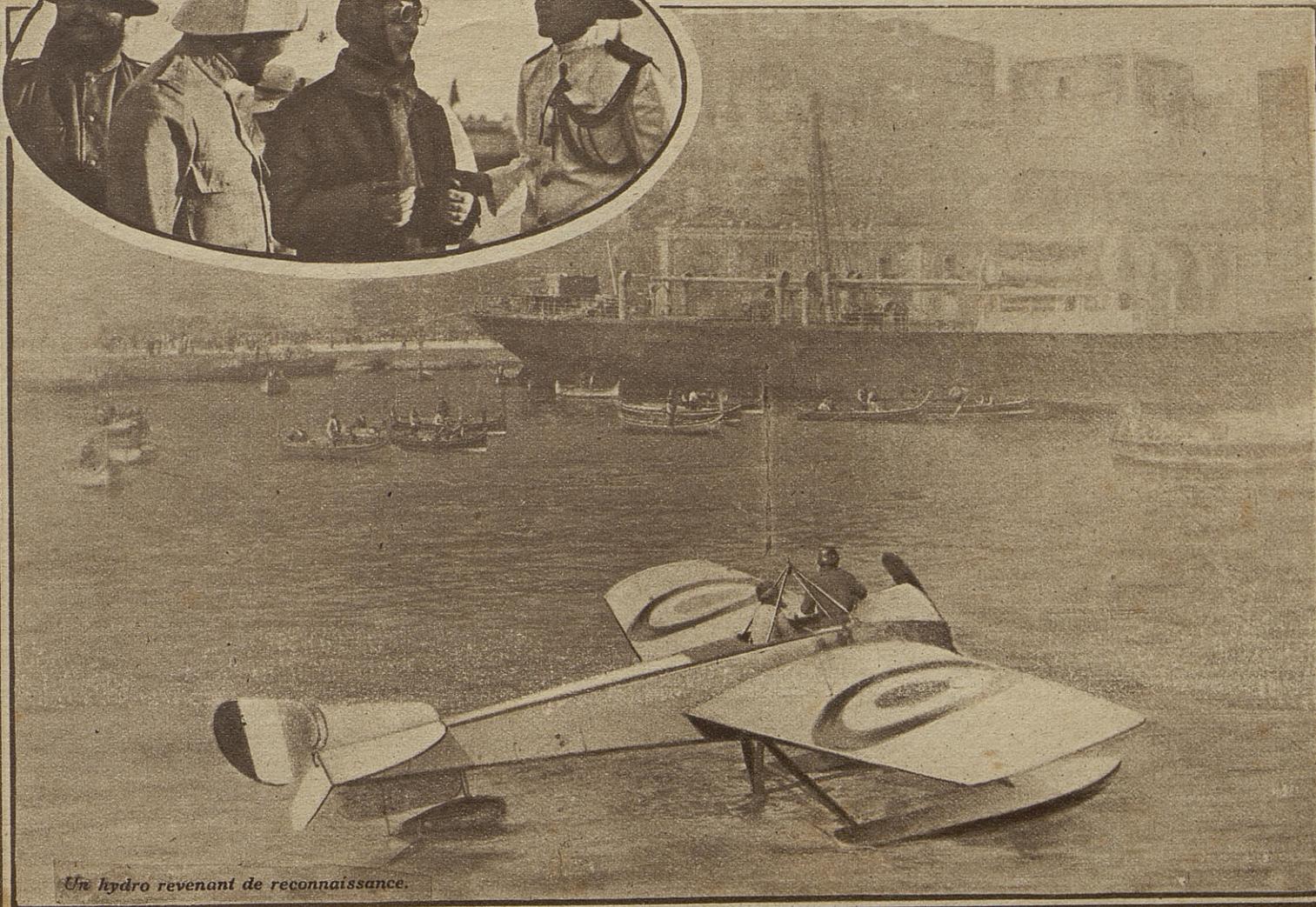
Débarquement d'un hydro-avion.

J'ai vu.



La station aérienne de Mytilène.

En médaillon : Une aviatrice : Miss Pearce, la fille de l'amiral anglais.



Un hydro revenant de reconnaissance.

LES HYDRO-AVIONS ALLIÉS SURVOLENT LES ÉCHELLES DU LEVANT

Pendant que les aviateurs du camp retranché de Salonique font la liaison avec l'armée roumaine, tout en bombardant Sofia, les hydro-avions anglo-français surveillent les Echelles du Levant, qui sont autant de nids où les sous-marins de von Firpitz trouvent abri pour tenter de paralyser les mouvements

de nos navires. Mais les audacieux pilotes des hydro-avions ne sont pas seulement que des éclaireurs. Eux aussi font des raids de bombardement : Smyrne, Constantinople même leur ont plusieurs fois servi de but et il est même probable qu'elles recevront encore très prochainement leurs visites.



**LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE DONNE L'ACCOLADE
AU GÉNÉRAL ANTHOINE SUR LE FRONT DE LA SOMME**

C'est un de ceux qui, sous les ordres de Foch, ont le plus contribué au magnifique succès que nos troupes ont remporté. Déjà, dès les premiers mois de la guerre, sa magnifique résistance devant l'invasion allemande l'avait fait surnommer

« le duc d'Arras », comme on appela le général de Castelnau « le Grand Couronné de Nancy ». Au premier plan, au port d'armes, encore une des grandes figures de l'offensive actuelle : le général Micheler. A droite : les généraux Roques et Joffre.